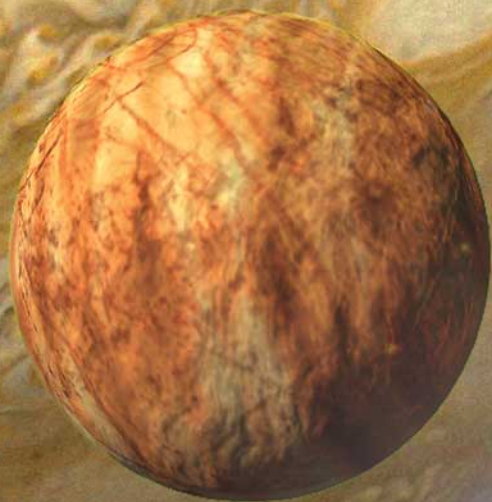


SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Volet Internet



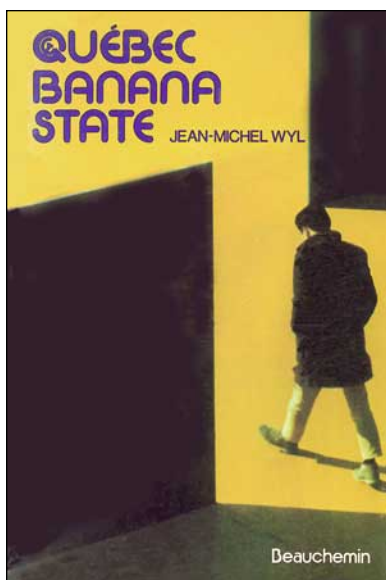
N° 138

Été 2001

Territoires hors du commun :

La souveraineté nationale et l'identité individuelle dans la science-fiction québécoise contemporaine

par **Amy J. RANSOM**



« *Je me souviens* *
*ancienne devise de la
province de Québec »
Jean-Michel Wyl,
Québec Banana State

Les problèmes du colonialisme, du nationalisme, de la volonté collective et de leurs conséquences sur l'identité et les droits individuels sont des thèmes centraux non seulement dans les classiques de la SF sociologique comme le **1984** d'Orwell, mais aussi dans les histoires ordinaires de SF mettant en scène des invasions planétaires ou des explorateurs terriens de l'espace. L'examen de la SF québécoise (SFQ) révèle son intérêt particulier pour ces sujets, si pertinents pour cette province canadienne qui se débat afin de déterminer son futur statut politique. Au début du XVII^e siècle, les colons européens établirent une société francophone et majoritairement catholique sur les rives du Saint-Laurent. Le développement de cette société fut interrompu par « la conquête » de la Nouvelle-France par les Anglais en 1760. Depuis, la nécessité de protéger un héritage français unique menacé d'engloutissement par la culture majoritairement anglophone de la Nord-Amérique a toujours été un souci fondamental de nombreux Québécois, y compris les écrivains de fantasy et de science-fiction. Leurs

œuvres documentent la lutte pour établir ou protéger une identité singulière contre des formes réelles, ou perçues comme telles, de domination sociale, économique et politique par Ottawa et la majorité anglophone du Canada.

Au début du XX^e siècle, la majorité francophone québécoise recevait peu de soutien et subissait parfois de la discrimination ouverte de la part du gouvernement fédéral et du capitalisme anglo-saxon. Pendant cette période, cependant, certains écrivains fantasmaient sur de solides utopies franco-catholiques établies au Québec et s'étendant ensuite à toute la Nord-Amérique. Allan Weiss a illustré (*Science Fiction Studies* 25, 1998) les tendances clairement nationalistes d'œuvres comme **Pour la patrie**, de Jules-Paul Tardivel (1895) et **La Cité dans les fers** d'Ubaldo Paquin (1925), qui imaginent comment les Franco-Catholiques canadiens opprimés se soulèvent pour établir des Républiques indépendantes. On peut voir à l'œuvre la capacité de la fantasy à subvertir les structures de pouvoir existantes dans toute la première moitié du siècle, tandis que des œuvres comme l'histoire parallèle de François Hertel « Lépic et l'histoire hypothétique » (c. 1940) inversaient les résultats de la fameuse bataille des plaines d'Abraham sous les murs de Québec en 1759, en en faisant une victoire française (Gouanvic, « Rational Speculations in French Canada », *Science Fiction Studies* 15, 1988).

La complexité du nationalisme, cependant, interdit la conclusion simpliste voulant que la fantasy francophone représente obligatoirement la dominance française ou l'indépendance du Québec ; de toute évidence, l'ensemble de la SF et de la fantasy québécoises ne souscrit pas à un agenda français, catholique ou nationaliste, ou les deux. Au début, l'histoire parallèle d'Ulric Barthe, **Similia Similibus ou La Guerre au Canada** (1916) montrait l'armée prussienne conquérant Québec afin de soutenir la participation anglaise et canadienne à la Première Guerre mondiale. Au fil du XX^e siècle, des groupes se sont formés pour promouvoir la langue et la culture françaises et se sont développés en un mouvement organisé afin d'obtenir des réformes accroissant le pouvoir de la majorité francophone et diminuant la dépendance politique et économique de la province. On a assisté, dans les années soixante, sous le nom de « Révolution tranquille », à une consolidation active du pouvoir provincial et à la mise en œuvre de réformes sociale et économique pro-francophones. Hélène Colas-Charpentier

observe cependant (« Four Québécois Dystopias », **Science Fiction Studies** 20, 1993) que la SFQ produite pendant cette période de montée en puissance d'un Québec de plus en plus souverain reflète une certaine ambivalence envers un nationalisme centralisé sur l'État (383). Des œuvres comme **Surréal 3000** de Suzanne Martel (1963) ou **Les Tours de Babylone**, de Maurice Gagnon (1972), ne présentent plus les utopies visibles dans les textes canoniques étudiés par Weiss, mais plutôt des dystopies où les individus se battent pour affirmer leur propre identité face à un État monolithique et répressif.

Nous examinerons ici comment les œuvres ultérieures de la SFQ poursuivent cette tendance aux fantasmes dystopiques tandis qu'elles manipulent et reprojettent la réalité à travers des histoires parallèles ou des extrapolations dans le futur proche. Les auteurs contemporains de SFQ créent des paysages étranges et pourtant bizarrement familiers pour exprimer leurs propres visions des défis auxquels le Québec et le Canada font face aujourd'hui. Même si, depuis le début de la Révolution tranquille, le Québec s'est bâti une identité forte enracinée dans la culture et la langue françaises, maintenir cette identité continue à affronter des obstacles, incluant de nouvelles attaques du fédéral pour limiter le pouvoir provincial, l'hégémonie culturelle et économique des États-Unis, et la montée de l'immigration non-francophone. Tandis que des intellectuels québécois comme Fernand Dumont, dans **Raisons communes** (1995), cherchent un territoire commun pour la construction d'une identité nationale et la résolution de la présente impasse politique au Canada, les œuvres de SF analysées ici explorent les territoires hors du commun, révélant un spectre varié d'attitudes envers le sujet complexe de l'identité nationale, et les rôles respectifs de l'État et de l'individu dans la construction de cette identité.

Jean-Michel Wyl, **Québec Banana State**, Montréal, Beauchemin, 1978.

Peu après sa première victoire avec l'élection de René Lévesque comme premier ministre du Québec, en 1976, le Parti québécois afficha sa plate-forme souverainiste en changeant la devise des plaques d'automobiles du « La belle province » au charme vieillot à l'ambivalent « Je me souviens ». Ce symbole omniprésent, plutôt

que d'exprimer une participation, en tant que belle province, à l'union canadienne, proclame à la fois la fierté nationale liée aux origines françaises et le rappel chauvin d'une rancune encore présente contre l'oppression d'abord britannique puis fédérale. La nature autodestructrice de cette ambivalence québécoise – à la fois envers la fédération et envers sa propre indépendance – apparaît de façon prophétique dans le roman de Wyl. Écrit à l'époque de l'accession au pouvoir du Parti québécois, le roman imagine comment le nationalisme extrémiste de quelques-uns détruit pour tous la qualité unique qui servait justement de fondement à ce nationalisme. Dans un Québec indépendant mais totalitaire, la devise « Je me souviens » devient un paradoxe intenable tandis que tout individualisme (« je ») et toute mémoire (« me souviens ») se trouvent détruits par un État monolithique qui dicte la conformité collective à l'ordre nouveau.

Pastiche de journaux personnels, de documents pseudo-historiques bardés de notes, et jusqu'à une parodie d'entrevue avec un chef de la résistance en exil par l'auteur lui-même, **Québec Banana State** peint le scénario du pire pour l'indépendance de la province. En tant qu'histoire parallèle, il commence avec une hypothèse :

« Ce livre est l'histoire vraie d'une cruelle hypothèse qui advint un matin où tout était calme. Tandis que le pays dormait encore à poings fermés, faisant, de lit en lit, ses rêves stupides, comme seuls en font les peuples repus de pain et d'argent, dans l'occulte du temps, une autre histoire se tramait lourdement.

« Ce peuple qui s'était couché le 23 juin allait se réveiller le 24 messidor de l'An 1. »

L'Histoire commune aux dormeurs fictionnels et aux lecteurs change en une nuit, tout comme la Terreur française de 1792 se joue à nouveau de l'autre côté de l'Atlantique, à Montréal, en Abitibi, dans les Laurentides et sur le pont Jacques Cartier. Après des victoires communistes aux élections, la France est devenue un satellite de l'URSS et aide un groupe de révolutionnaires québécois dans une action militaire massive, isolant pratiquement la province du reste de la Nord-Amérique. Le chef de ce putsch à la Castro, Numéro-Un, installe une dictature absolue au nom de la libération du peuple.

Malheureusement, cette libération se révèle bientôt n'avoir été que purement verbale. Ligoté par ses anciens rapports coloniaux

avec la France et dépendant de son allié soviétique, « L'État libre du Québec » tombe victime d'un marxisme pervers. Ironiquement, tandis que Numéro-Un consolide son pouvoir, « la liberté collective allait passer par la liberté d'un seul, par un totalitarisme sans bornes ». La perte totale de liberté de ce Québec parallèle devient évidente, tandis que le nouveau régime cherche à régenter tous les aspects de la vie quotidienne. Outre les moyens traditionnels de contrôle étatique comme la censure, la nationalisation des organes d'information, la surveillance, le refus de la liberté de mouvement ou de la liberté religieuse, l'État essaie de réécrire l'Histoire et de contrôler le temps lui-même. Cette transition apparaît dans les termes de sa propagande qui réfère à « ère nouvelle, ancien régime, renaissance sociale ». Comme dans **1984**, intertexte implicite ou explicite de plusieurs des œuvres étudiées ici, le passé doit être réécrit en accord avec l'agenda du régime actuel ; en conséquence, les universités réinventent la discipline historique elle-même.

Cette sorte de contrôle finit par produire une identité nationale uniforme, homogène. Ceux qui expriment des opinions non orthodoxes sont arrêtés, exécutés ou incarcérés dans des prisons ou des asiles ; l'État libre devient le miroir de l'Allemagne nazie, avec son propre Holocauste : « [d] es morts empilés, sédiments nus ou habillés, en pyjamas ou en costume, en bleus de chauffe d'ouvriers ou en chemises d'anciens braves types ». Le nouveau régime élimine les races soi-disant inférieures, incluant les Anglais : « Parmi ces malheureux tassés dans des wagons plombés, il y avait des Noirs, des Juifs, des immigrants de divers pays et des Anglais : tout ce qui avait pu être anglais jusqu'à présent. Tous des gens qui, en somme, s'écartaient de l'archétype social du Québécois rénové tel que l'avait défini, un jour, Numéro-Un. »

Ironiquement, le chef modèle les Québécois du futur sur des pionniers du passé, à voir comme Numéro-Un décrit ses diplomates : « Nos ambassadeurs sont de constitution robuste. Ils descendent des anciens Canadiens et ne craignent ni le froid, ni les revers du destin. »

La violence mortelle qui sous-tend cette attitude expose le versant noir des politiques raciales employées dans des campagnes réelles pour la souveraineté provinciale au cours de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. La déclaration de Numéro-Un caricature les doctrines de nationalistes comme Lionel Groulx,

qui proclamait l'incompatibilité raciale des Anglo-Saxons et des Franco-Latins dans des essais et des romans de propagande comme **L'Appel de la race** (1922). La peur exprimée dans **Québec Banana State**, c'est qu'un État indépendant ne le soit que pour les « Québécois de vieille souche », descendants des premiers colons français, et elle continue encore aujourd'hui à hanter la campagne pour le nationalisme québécois. Vingt ans après le roman de Wyl, l'intellectuelle Micheline Labelle condamne l'échec du Parti québécois à critiquer l'utilisation publique de la race comme un aspect archaïque du nationalisme. Des échos du racisme fictionnel de Numéro-Un résonnent dans le discours réel de Jacques Parizeau, ancien premier ministre du Québec ; non seulement a-t-il exprimé sa préoccupation quant au bas taux de naissance des « races blanches », mais il a aussi publiquement blâmé le « vote ethnique » de la communauté immigrante de plus en plus nombreuse pour l'échec du second référendum québécois sur la souveraineté en octobre 95.

La critique du marxisme et la crainte d'un État totalitaire présents dans l'histoire parallèle de Wyl reflètent des préoccupations politiques quant à l'autonomie et au pouvoir provinciaux soulevés après la Révolution tranquille. À partir de 1960, avec le gouvernement libéral de Jean Lesage, la province de Québec a commencé une série de réformes qui a entraîné une modernisation économique et la création d'une « social-démocratie ». Même si plusieurs ont remis en question le mythe voulant que cette *Révolution* tranquille ait produit une transformation instantanée, peu de gens disputent le fait que la poursuite des réformes pendant les années soixante-dix a produit un État de plus en plus puissant et centralisé. Le roman de Wyl reflète l'inquiétude exprimée par plusieurs intellectuels, au cours des années quatre-vingt, quant à l'intervention étatique dans des domaines antérieurement contrôlés par le secteur privé et son pouvoir potentiel de limiter les droits individuels. Un élément particulier ici : l'Église catholique a longtemps servi les besoins de la province en éducation, en santé publique et en bien-être social. Elle constitue aussi un soutien-clé du nationalisme franco-canadien depuis la naissance du mouvement. Denis Côté, dans « 1534 », exprime un souci parallèle à celui de Wyl, en substituant le catholicisme et le Vatican au marxisme et à Moscou.

Denis Côté, « 1534 », in **Dix nouvelles de science-fiction québécoise**, dir. André Carpentier, Montréal, Les Quinze, 1985.

« Le Nouvel An est arrivé en charriant son lot de crasse et de mensonges. Rien ne change ici. Jamais. Pas même le nom de l'année. Nous sommes en 1534.

Pourtant je sais compter. Je sais lire. Je sais penser. Oh, heureusement que je sais penser ! Voilà tout ce qui me reste de personnel, ce à quoi ils ne toucheront pas, sur quoi ils n'ont aucun pouvoir. Je m'appelle Winston. Je suis archiviste. Tous les archivistes s'appellent Winston en Novel-Franche. Et ailleurs ? »

Ainsi commence l'hommage de Denis Côté à Orwell, qui transpose l'allégorie politique classique de celui-ci en un « 1534 » canadien-français à peine déguisé – 1534, la date de la découverte de l'embouchure du Saint-Laurent par Jacques Cartier. Tandis que la découverte par le narrateur d'une vieille copie interdite de **1984** lui ouvre les yeux sur les parallèles entre sa propre situation et celle de son homologue orwellien, le lecteur observe aussi non seulement les similarités entre la Novel-Franche et l'Océania, mais aussi avec l'ancienne Nouvelle-France. Engagé dans un dialogue direct avec le passé colonial du Québec, son présent et son futur, « 1534 » altère la course de l'histoire pour offrir une image choquante d'une théocratie souveraine pseudo-québécoise.

En effaçant la défaite historique de 1760, qui a forcé la France à céder à l'Angleterre ses territoires nordiques du Nouveau Monde, le texte décrit une bataille sans fin entre la Novel-Franche futuriste, laquelle bénéficie d'une technologie plus avancée que celle d'aujourd'hui, et les « Angleux ». Allié au « Watikan » de « Jan-Pol 2 » (une référence évidente au pape Jean-Paul II), l'État-Père reflète à la fois la Nouvelle-France de l'ère coloniale gouvernée par le droit divin absolutiste des monarques Valois et



Bourbon, et le potentiel pour un État souverain au Québec, concept essentiel des batailles du XIX^e et du XX^e siècle pour arracher au Canada des droits provinciaux.

Les Citoyens de Novel-Franche paient un prix fort élevé pour cette souveraineté nationale, cependant. Leur gouvernement maintient l'ordre et sert le bien commun en réglementant strictement la hiérarchie sociale. Au bas de la pyramide se trouvent les « Peaux-Rouges » intouchables, qu'on doit légalement ignorer et qui peuvent être battus à tout moment par les « Mâles » dominants. Winston perce à jour la propagande concernant le bien commun, comme le montre l'ironie de ses références aux puissants de l'État comme « tous ces messieurs qui nous veulent tant de bien », et au chef de l'État, Duplex 6, « notre bienfaiteur ». Ces hommes exploitent la technologie pour exercer un contrôle idéologique sur le public avec des symboles nationaux omniprésents, comme la projection de la fleur-de-lys française dans un ciel bleu holographique (une figure du drapeau du Québec contemporain), et une surveillance constante. L'histoire de Côté assigne le rôle joué par le Big Brother d'Orwell à un explorateur du XVII^e siècle, Samuel de Champlain, et au Pape Jean-Paul II tandis que les Citoyens de Novel-Franche se voient rappeler par des affiches sur les murs : « Emmanuel de Shamplain vous regarde » et « Jan-Pol 2 vous regarde ».

Pour assurer la conformité, l'État réduit l'intimité par le contrôle de l'activité sexuelle et cultive la peur et la haine de la différence. Comme l'observe Winston : « Connaître quelqu'un est une activité dangereuse, ça permet de s'apercevoir qu'il existe quelque chose d'autre que cette pâte dans laquelle on nous a modelés. Qu'il existe une différence, une absence d'uniformité, un non-duplicata. »

Le désir frustré de Winston d'affirmer sa propre différence en tant qu'individu et de connaître la différence d'autrui par l'entremise d'une sexualité réelle et spontanée éclate en un appel brûlant à la liberté individuelle dans cette société répressive. Mais comme sa contrepartie orwellienne, Winston doit accepter l'impossibilité du changement et conclut : « Demain [...] Nous serons toujours en 1534. »

La clé du contrôle étatique sur l'individu apparaît liée à la création d'une identité nationale homogène ; dans « 1534 », la religion constitue la fondation de cette identité. L'adoration

religieuse sert à la fois d'opium du peuple et d'outil pour inspirer la haine d'un ennemi commun, comme le révèle Winston :

« Vendredi, jour de la brume artificielle et de la troisième célébration eucharistique. [...] Suis-je déjà tombé en extase comme cela arrive à la majorité des fidèles chaque fois ? J'ai souvent fait semblant lorsque j'étais petit. Maintenant je choisis mes jours pour feindre. Aujourd'hui, ma lassitude me suggère de demeurer sagement assis, mains jointes, paupières closes, pendant que les autres y iront de leur petit numéro épileptique, parleront des langues étrangères, hurleront leur amour pour Tieu et Duplex 6, cracheront leur haine pour tous les Angleux qui menacent la Novel-Franche ainsi que le monde entier. Sans doute bon nombre de Citoyens et Citoyennes sont d'aussi talentueux simulateurs que moi. »

Hypocrisie, fanatisme et haine sont les fruits d'une idéologie religieuse pervertissante imposée sous contrôle étatique.

Tout comme les interférences étatiques brouillent la véritable foi religieuse, suggère « 1534 », les alliances politiques ultramontaines, comme celles de la Novel-Franche avec le Watikan, interfèrent avec la souveraineté de l'État. La critique du mariage entre les chefs politiques et l'Église catholique depuis le début du mouvement souverainiste devient évidente dans la figure de Duplex 6. Le nom du chef de la Novel-Franche évoque fortement celui de Maurice Duplessis, premier ministre québécois traditionaliste qui a gouverné de 1936 à 1939, puis de 1944 à 1959. Même si des études récentes contestent les simplifications excessives de Duplessis et de ses politiques, sa plate-forme pro-catholique, traditionaliste et nationaliste a fourni un argument central des critiques libérales depuis les premiers jours de la Révolution tranquille.

« 1534 » avertit des dangers d'une identité nationale forgée à partir de l'alliance de l'Église et de l'État et enracinée dans une mentalité de croisade, souligne qu'une nation mélangeant passé et présent, indépendamment de ses futures avancées technologiques, restera tout simplement coincée dans le passé. La Novel-Franche utilise sa technologie sophistiquée, y compris des techniques holographiques avancées, la surveillance « high-tech », la reproduction humaine artificielle et des armes à rayons désintégrant, afin de mieux livrer des batailles très anciennes, et de mieux opprimer ses citoyens. Qui plus est, de façon à maintenir une

identité nationaliste monolithique mais artificiellement induite et enracinée dans la religion, l'État doit réprimer le droit à la différence individuelle visant un développement réel. Cette critique libérale, qui privilégie le droit à la différence contre une conception Église-État du bien commun imposée par la force, implique une approbation de l'agenda de la Révolution tranquille, tacite mais clairement manifesté, de séculariser le Québec. Tandis que ses partisans construisaient le mythe de la Révolution tranquille, ils ont aussi disséminé une vision dichotomique de l'identité québécoise : le « Canadien-Français » traditionnel, agricole et catholique de l'ère de Duplessis et d'auparavant, opposé au « Québécois » post-Révolution tranquille, moderne, urbain et sécularisé. La nature problématique de cette dichotomie apparaît non seulement chez les penseurs actuels (parmi lesquels Dumont, Bélanger, McRoberts et Fortin), mais aussi dans les œuvres d'écrivains québécois de SF comme Wyl et Côté, qui montrent bien les similarités et les dangers inhérents à ces deux constructions possibles de l'identité nationale. « 1534 » et **Québec Banana State** interrogent clairement des formes d'identité enracinées dans un passé colonial assimilé à un héritage français et catholique. Mais leur remise en question de l'État et de son pouvoir sur l'individu présage aussi les débats ultérieurs sur les résultats de la Révolution tranquille et la capacité de regroupements comme le Parti québécois de construire une nouvelle identité québécoise qui ne soit pas simplement la surimposition d'une nouvelle étiquette sur l'ancienne.

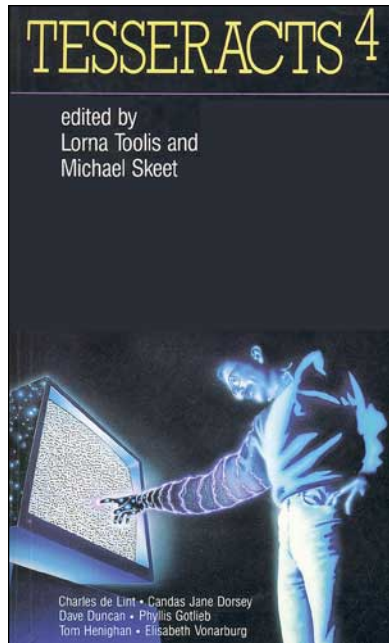
Jean-Louis Trudel, « Remember, The Dead Say », in **Tesseract**⁴, dir. Lorna Toolis & Michael Skeet, Victoria, Beach Holme, 1992.

La crainte d'un Québec souverain obtenu grâce à des alliés mal choisis et à des potentialités répressives de l'État revient dans une nouvelle écrite en anglais par un natif bilingue de Toronto dont les parents sont français et franco-manitobain.¹ Mais Jean-Louis Trudel peut retracer ses ancêtres jusqu'au Québec et sa nouvelle finit par emprunter une conception traditionnelle de l'identité franco-canadienne comme source future de guérison pour sa protagoniste ; néanmoins, comme ses contreparties dans la SF québécoise, ce texte expose les dangers des identités

nationales trop fermement enracinées dans le passé. Située dans un futur proche, « Remember... » dépeint une Nord-Amérique coincée dans des guerres récurrentes entre les nouveaux blocs d'alliances résultant de la fin de la guerre froide, non pas dans la chute du mur de Berlin mais dans un conflit nucléaire entre les États-Unis et l'URSS. Dans le contexte des vieilles batailles coloniales et des dérives identitaires nationales, la protagoniste canadienne, Patline Doyle, doit construire sa nouvelle identité.

Ce récit à la structure sophistiquée débute et se termine par une histoire-cadre en miroir qui reflète les tensions politiques contemporaines entre le Québec et le Canada, et met en question les stéréotypes francophones et anglophones. On commence avec un bombardier canadien qui ouvre le feu sur un garçonnet « aux cheveux blonds et aux yeux vaguement bleu-gris [...] appelé Brendan, Devin... peut-être Gerald ? » Malgré son prénom et son apparence typiquement anglo-saxons, le garçon parle français et vit à Hull, au Québec. Dans cette guerre, « Québec se tient debout après quatre siècles de colonisation ». Malheureusement, des alliés mal choisis amènent une oppression renouvelée pour ses citoyens.

Quelque temps après « le cinquantième anniversaire de la guerre d'indépendance québécoise », son alliance avec la coalition franco-maghrébine soumet ses citoyens à la Sharia islamique, y compris le voile pour les femmes. Une guerre constante implique un strict contrôle de l'information et la menace de la conscription. Ce système n'opprime pas une seule race, comme on le constate dans l'histoire-cadre, à la finale. Le lecteur revoit un petit garçon, mais cette fois ses « cheveux sont noirs et bouclés et sa peau garde le souvenir du soleil méditerranéen sous lequel il est né. Il s'appelle Esmail, Tahar... peut-être Ahmed ». Même si c'est un enfant du nouvel



oppresseur (sa culture, après tout, est la source de la Sharia qui gouverne ce Québec fictionnel), c'est également une victime qui cherche à se libérer de l'oppression. En se connectant au Net, la dernière source d'espoir et de résistance, « il tape le code ultime, "Liberté" ». Avec son mot final en français, « Remember... » établit la liberté individuelle comme une valeur ultime face aux efforts de l'État pour imposer la conformité dans la langue, la religion ou l'identité nationale, qu'elle soit protestante anglo-saxonne, catholique française ou arabe islamique.

Quand la protagoniste, Pat Doyle, fait son entrée, elle évite dans un premier temps ces diverses menaces identitaires: « Elle peigna sa barbe pour en ôter les flocons de neige. » Son nom unisexe et sa pilosité faciale – une déclaration de la mode future – signalent pourtant une crise identitaire sous-jacente, mais ils procurent aussi à Pat la couverture dont elle a besoin pour accomplir sa mission, édifier un monument à des martyrs: « Elle était venue à Lowell afin de retrouver la fosse commune où étaient enterrés des parents lointains, les Marcotte, au nom de la Nouvelle Patente, organisation unique qui reliait les francophones du Canada, du Denendeh, de la Confédération Maritime et des États Libres d'Amérique. »

Quoique agente d'une organisation francophone, Pat ne peut s'identifier à l'État ennemi du Québec, car « la loyauté qu'elle aurait pu ressentir pour le Québec, quelle qu'elle fût, était fort ancienne, en vérité ». De fait, partagée entre toutes les allégeances nationales qui contribuent à son identité, elle n'a pas vraiment idée de celle-ci: « Parfois son esprit vacillait sous le poids de ses identités qui l'alourdisaient d'une douzaine de masques. Francophone dans un Canada anglophone, Métisse dans une contrée possédée par d'autres, et maintenant Canadienne à Lowell, autrefois une ville des ELA mais à présent "territoire occupé" par la coalition franco-maghrébine. En tant que Canadienne, elle pouvait être abattue comme espionne; en tant que francophone, enrôlée de force dans l'armée; en tant que Métisse, à même de se réclamer de sa parenté avec les riches fermiers du Denendeh, elle pouvait être emprisonnée comme immigrante illégale... Et elle ne savait même pas très bien ce que la Sharia ordonnait pour les femmes portant des habits d'homme. À tout prendre, elle préférerait être une Américaine, même dans une ville occupée. »

De tous les choix possibles qui lui sont permis par une ascendance très diversifiée, Pat choisit l'identité la plus globalisante pour elle-même, en utilisant « Américaine » dans son sens continental plutôt que national.

Comme Scrooge visité par les fantômes des Noël's passé, présent et futur, Pat rencontre trois hommes, agents de plusieurs factions politiques. À mesure que chacun d'eux lui indique une allégeance possible et, en conséquence, une identité, Pat doit « examiner ses options » et choisir. Tout en rejetant le Québec dans sa forme présente, elle refuse aussi l'allégeance au passé, en refusant de construire le monument. En contradiction avec le titre de la nouvelle, elle déclare « Il faut être vivant pour se souvenir ». Elle accepte de partir avec Marc Gendreau, un agent franco-américain de la résistance clandestine du Net, et elle réinvente son identité en se livrant à deux rituels : elle rase sa barbe et elle prend un nouveau nom. « Elle se rappela un vieux livre qui disait "Appelez-moi Maria..." ». Ainsi la Pat du futur choisit le nom de l'héroïne canadienne française traditionnelle, la **Maria Chapdelaine** de Louis Hémon (1916). Comme les « défricheurs », les colons agriculteurs qui ont rasé les forêts nordiques et que ce roman, puis le film, ont idéalisés, Pat-Maria rejette une société violente et oppressive ; elle imite son homonyme et choisit le prétendant qui la conduira à la liberté dans la clandestinité sauvage.

Tout en affrontant les mythes du nationalisme et de l'identité nationale, « Remember... » plaide pour un individu libre et fort dans une communauté globale multiculturelle. La nouvelle permet à la langue française de prévaloir grâce à la technologie de l'Internet, comme l'explique le nouvel ami de Pat : « Vous venez du Canada, moi des bons vieux États-Unis d'Amérique, et il y a une centaine d'années personne n'aurait parié que nous nous parlerions encore en français. Pourquoi ? Parce que nous étions les pionniers de la communauté électronique. Pas de ghettos pour nous, pas de Petite Italie, pas de Chinatown. On peut nous trouver à travers tout le continent, mais nous sommes invisibles. Nos grands-parents revenaient chez eux après une journée de travail en anglais ou en japonais, ils allumaient la télévision, la radio, le modem... et ils pouvaient se parler en français. Pas de frontières. Une seule communauté tout autour des mers. »

Grâce à cette nouvelle communauté francophone créée par la technologie, le texte peut rejeter les arguments séparatistes

pour une culture distincte française sur le territoire québécois. Car, bien que Pat-Maria adopte une identité canadienne-française traditionnelle, elle ne le fait pas par loyauté envers le Québec de son temps, mais en reconnaissance d'une tradition plus ancienne d'interdépendance exprimée par les premiers colons français en Nord-Amérique. De fait, la prédilection de Pat pour son identité américaine, tout au début du texte, reste valide à la fin tandis qu'elle part avec Marc, Canadien et Américain, avec le même esprit pionnier que les premiers colons arrivant dans le Nouveau Monde. L'appel fictif de Pat à une identité américaine continentale reflète des tendances linguistiques de la vie réelle. Cherchant à reconnaître le fait que les citoyens des États-Unis ne sont pas les seuls Américains, une critique tacite de l'hégémonie politique, économique et culturelle des États-Unis apparaît dans l'usage courant de nouveaux termes français et espagnols pour désigner les ressortissants américains, du moins dans l'hémisphère occidental. Les termes « étatsunien » et « *estadounidense* », qui ont commencé à remplacer le traditionnel « Américain » et « (*Norte*) *americano* », sont là pour rappeler que le terme « américain » inclut tout le Nouveau Monde, au nord et au sud des frontières des États-Unis.

Dans son usage du rejet par une francophone de l'identité « québécoise », « Remember... » critique l'exclusivisme des conceptions homogènes de l'identité nationale. D'abord, des personnages comme les Marcotte, Marc et Pat, servent à rappeler que tous les Nord-Américains francophones ne vivent pas au Québec. De surcroît, les origines et les allégeances multiples des personnages rendent impossible une identité nationale unifiée, « pure ». Néanmoins, la nouvelle dépeint les efforts de l'État pour créer cette unité en annihilant les différences, comme dans le cas de la parenté de Pat en Nouvelle-Angleterre dont les membres, « coupables d'être trop ostensiblement francophones, avaient tous été arrêtés comme espions, avaient vu leurs maisons incendiées, et avaient été fusillés plus tard la même nuit ». Ces sources multiples d'identité démontrent que, aussi longtemps que la réalité géopolitique ne ressemble pas exactement à la fiction qui sous-tend la construction de la nationalité – une ambiguïté causée par le colonialisme, l'impérialisme, l'immigration – les sociétés continueront à forcer les individus à observer des standards de conformité impossibles à respecter. Les débats actuels sur le rôle

des immigrants d'ethnies diverses de plus en plus nombreux dans la formation d'un Québec souverain reflète l'actualité de ce problème.

Souverainistes ou non, les intellectuels québécois reconnaissent le besoin de combattre la notion d'une société réservée à une ethnie « pure laine » critiquée dans les œuvres de Wyl, Côté et Trudel. Le philosophe Charles Taylor se concentre sur la construction d'une base civile plutôt que raciale, religieuse ou culturelle pour l'identité nationale, une notion supportée par le Mouvement national des Québécoises et des Québécois. Dans sa description de la plate-forme du MNQ, Louise Laurin déclare qu'une définition politique et territoriale de la citoyenneté sera nécessaire, et que « Le projet de société défendu par les souverainistes et auquel est convié l'ensemble des Québécois quelles que soient leurs origines, ne s'appuie pas sur le lien ethnique mais sur le lien civique, non sur les relations entre groupes ethniques en concurrence mais sur celles qui doivent prévaloir entre les citoyens d'un État démocratique et pluraliste. » (*in Le Pays de tous les Québécois*, Michel Sarra-Bournet & Pierre Gendron, Montréal, VLB, 1998).

Pour la plupart d'entre eux, tout comme pour les fédéralistes francophones tel l'auteur de « Remember, the Dead Say », la protection de la langue française reste un élément-clé de cette identité civile, cependant. « Base de négociation », de Jean Dion (1992), considère ces sujets dans une extrapolation des relations futures entre le Québec et le Canada, tout en offrant une vision contemporaine de l'identité québécoise proposée par le MNQ.

Jean Dion, « Base de négociation », *in Solaris* 101, 1992.

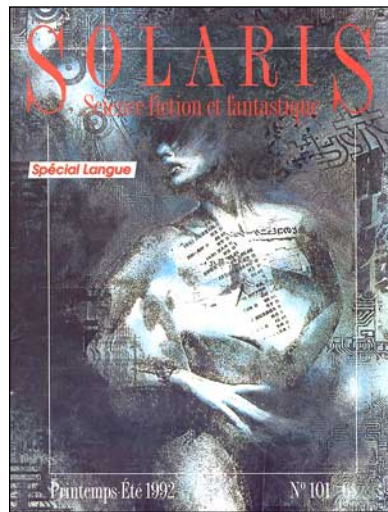
Le titre de la nouvelle fait ironiquement référence aux négociations ratées entre Québec et Ottawa et, quoique présenté comme de la SF se déroulant dans un futur proche, le texte dissimule à peine sa condamnation de la situation politique contemporaine de sa rédaction.² Le Québec et le Canada apparaissent d'abord sous forme de code comme « l'Enclave » et « L'Union », mais le texte renonce bientôt à toute ambiguïté en faisant référence à « Montréal, capitale de l'Enclave Québec ». Il transforme le Canada en un régime totalitaire, « un modèle démocratique [...] échoué », évoquant l'Océania de 1984 à travers des références

intertextuelles ouvertes : manifestations haineuses organisées par le gouvernement, panneaux disant « *Le gouvernement canadien veille sur vous* » (emphase dans le texte).

Les circonstances qui ont créé l'Enclave, un ghetto franco-phoné, et sa soumission à l'Union canadienne en tant que protectorat, sont extrapolées d'une situation historique bien réelle. Même si la nouvelle ajoute quelques référendums futurs au nombre actuel de tentatives québécoises pour obtenir la souveraineté depuis le premier, en 1980, elle est le reflet exact de la dégradation des relations provinciales avec le gouvernement fédéral au moment de sa rédaction. Non seulement « Base de négociation » reflète-elle l'impasse politique de 1992, mais elle prédit la défaite du second référendum pour l'indépendance en 1995. Présageant étrangement que Parizeau rendrait le vote des immigrants responsable de cet échec, comme cité précédemment, le personnage fictif, Gallet, insiste : « L'Enclave n'est pas un état souverain, les courants historiques ne l'ont pas permis. Les minorités auxquelles votre gouvernement est confronté, toutes couleurs confondues, ne le désirent pas. »

« Base de négociation » confronte les mêmes questions que nombre de ses contreparties québécoises et met en valeur les conséquences du colonialisme sur les débats actuels, en supportant l'argument souverainiste selon lequel le Québec

est doublement colonisé, d'abord par la France puis par le Canada, dans son personnage de Gallet. L'arrivée de ce Français arrogant rappelle non seulement la première colonisation du Québec mais aussi la Conquête britannique. Ce n'est pas « l'allié naturel » espéré par les chefs de l'Enclave, ses pensées reflètent celles de « l'envahisseur venu faire son nid parmi les incultes, les mêmes, décida-t-il, qui devaient animer les découvreurs de France et, plus tard, les conquérants britanniques ». En tant que conquérant, il s'identifie davantage à ses contreparties anglo-



saxonnes et montre du doigt l'obstination québécoise : « On ne peut pas toujours faire semblant qu'on n'a pas perdu. » Avec cette ultime réplique, autre répétition de l'histoire, le diplomate français rejoue l'abandon de Louis XV en 1763, avec le Traité de Paris qui livrait la Nouvelle-France aux Anglais. Même si le Canada fédéral et anglophone apparaît clairement comme l'ennemi, le texte refuse une alliance simpliste entre la France et les francophones du Québec. Gallet n'est *pas* de Gaulle, pas plus que l'identité québécoise ne devrait se fonder sur une ethnicité gauloise...

Cette critique d'une identité nationale fondée sur des liens coloniaux avec la France reparaît dans les accusations adressées à l'Enclave fictive de vivre dans le passé. Gallet déclare qu'il est arrivé, encore dans le rôle du colon salvateur, pour une autre tentative de « tirer ce territoire de l'immobilisme historique où il s'était lui-même confiné ». Le texte illustre la nature problématique de la mentalité « Je me souviens », comme y songe Marie-Ève : « Comment toute une population avait-elle pu adopter un message de rancœur comme ligne de conduite ? Et pourtant la réalité donnait raison à cette devise. Toute résistance exigeait ici un effort de mémoire. C'était la condition pour ne pas être avalé. »

Tout en admettant la négativité des éléments extrémistes, dépeints comme des « fanatiques catholiques » émeutiers, Marie-Ève justifie le besoin de l'Enclave de se rappeler le passé. Son mari, cependant, ignore obstinément son attrait, demandant aux officiels de l'Enclave d'apprendre l'anglais. À leurs yeux, Gallet leur demande de « renoncer à être nous-mêmes, à dire non à notre langage et à nos institutions », pour accepter « des politiques menant à notre extinction ». La renonciation au français, symbole de leur différence, et l'assimilation résultante à la culture dominante en Nord-Amérique représentent pour eux une sentence de mort.

Les problèmes de l'assimilation et de l'authenticité servent de creuset à un sujet laissé irrésolu aussi bien par la nouvelle de Dion que les débats pro-souverainistes actuels, un problème extrapolé par un personnage central, Carlos Alvarez, secrétaire du premier ministre de l'Enclave. D'origine portoricaine, Alvarez est le champion du français et soutient la réclamation souverainiste de l'Enclave. Ce converti, plus ardent que les croyants abo-

rigènes, condamne les immigrants qui refusent de s'assimiler, les voyant comme une menace à l'esprit français de l'Enclave: « Tous ces nouveaux venus rêvent d'une Amérique où nous serions invisibles. Mais nous tiendrons le coup. Jusqu'à ce que, nous aussi, nous puissions hurler notre droit d'être différents. » Modelé sur des immigrants réels qui défendent le statut du français au Québec (selon Dion, dans un courriel), Alvarez argue que la langue elle-même sert de lieu commun à tous ceux qui participent à la communauté. Parler une même langue dans un même territoire, « Notre terre », fournit une base à une identité civile démocratique. L'acceptation du principe démocratique de la souveraineté exprimé par la volonté majoritaire sous-tend la décision d'Alvarez de parler français. « Après tout, comme beaucoup d'autres non-blancs, il avait choisi de s'installer dans ce morceau d'Amérique et d'y vivre en parlant français, parce que c'était plutôt bien d'adhérer au mouvement de la majorité. »

Mais plus tard, quand Alvarez parle du français, il succombe à un essentialisme presque traditionaliste, arguant que la langue ne traduit pas seulement une culture, elle traduit un « esprit » : « Le français n'est pas différent de l'anglais ou du yiddish; ce n'est pas seulement une langue mais une façon d'animer l'esprit. C'est à notre esprit que beaucoup s'opposent, exigeant d'oblitérer notre culture avec la leur et se réfugiant sous la politique protectionniste de l'Union. Et vous savez aussi bien que moi que la source de cet esprit a toujours été la langue. »

Ce paradoxe réside au cœur du présent discours souverainiste quant à la nécessité essentielle de préserver le français: le désir d'être différent en tant que collectivité, de préserver une culture francophone distincte, tout en respectant les différences individuelles. D'un côté, les souverainistes rejettent leur propre assimilation à la culture dominante anglophone de la Nord-Amérique, mais de l'autre beaucoup soutiennent une législation favorisant l'instruction en français des nouveaux immigrants et de leurs enfants. Jacques-Yvan Morin déclare qu'au Québec « la communauté politique francophone n'entraîne nullement le monolithisme culturel ou l'assimilation des groupes minoritaires ». Pourtant, même un regard rapide aux politiques linguistiques et éducatives de la France du XIX^e siècle ou de l'Espagne du temps de Franco révèle le rôle historique joué par le langage et l'éducation dans l'assimilation aussi bien nationale que coloniale.

Un questionnement interne de l'authenticité de l'assimilation d'Alvarez apparaît cependant dans le texte. D'abord, le narrateur dénonce la prétention du secrétaire à l'esprit français: « La question de la langue mise à part, la France lui était aussi étrangère que la Chine. » Quoique cela puisse simplement servir à distancer le français (bon) de la nation française (mauvaise), si, comme le prétend Alvarez, la langue traduit un « esprit », cet « esprit » ne serait-il pas commun à la France et au Québec? Puis le narrateur décrit Alvarez comme « cette tête de clown piquée dans un complet officiel », une référence à son habitude de porter un maquillage blanc. Alvarez essaie de rationaliser cette pratique aux yeux de Gallet: « [...] ne vous trompez pas, la blancheur de mon maquillage ne signifie pas que je crois à la supériorité d'une race sur une autre. Cela sert seulement à rappeler que nous vivons sous un masque [...] Notre terre est toujours là sous nos pieds. Et derrière le fard et le rouge à lèvres, l'esprit brûle toujours. »

En expliquant que les noms et même la couleur de la peau peuvent changer, mais que sous les pieds la terre demeure éternelle, Alvarez prétend que le maquillage signifie le masque de l'identité porté par tous; néanmoins, le commentaire dédaigneux du narrateur met en question son authenticité.³

Jean-Pierre April, « Canadian Dream », *in imagine...* 14, 1982.

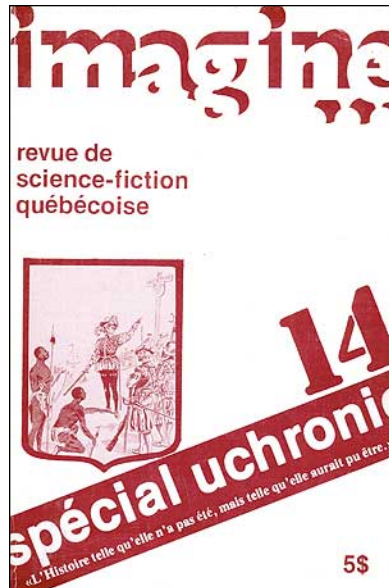
La notion de l'identité nationale en tant que masque, rôle assumé, sous-tend des arguments souverainistes contemporains selon lesquels le Québec peut construire une identité nationale pour tous ses citoyens, distincte de tout trait inhérent ou essentiel comme la race, l'ascendance familiale, la religion. Pourtant, la notion de masque demeure préoccupante dans sa relation implicite à l'inauthenticité. Ce problème apparaît dans les théories anti-coloniales et post-coloniales comme dans **Peau noire, masques blancs** (1952). Inspiré par l'approche marxiste de l'oppression raciale et de l'assimilation à une culture dominante qu'il a trouvées chez Fanon, le séparatiste radical Pierre Vallières relie ouvertement, dans **Nègres blancs d'Amérique** (1969), les Québécois aux nations colonisées d'Afrique et des Caraïbes décrits par Fanon. « Canadian Dream » (titre de la nouvelle en français), de Jean-Pierre April, remet en question ces descriptions clichées de

la victimisation coloniale du Québec, en suggérant une menace plus grande que celle du Canada anglophone à l'intégrité culturelle, celle de l'impérialisme culturel et économique des États-Unis.

Dans un futur proche, l'ethnopsychologue canadien-français Robert Langlois se rend en Afrique pour y étudier un mythe local concernant la découverte historique de l'embouchure du Saint-Laurent par Jacques Cartier. Quand le griot Tambu raconte que Cartier n'est jamais arrivé au Nouveau Monde, qu'il a plutôt abordé au Cameroun, Langlois refuse de le croire, maintenant la réalité de sa propre compréhension (et celle du lecteur) des événements de 1534. Mais, pendant le vol de retour, il se rend compte que « Pour tous les passagers qu'il avait rencontrés, Jacques Cartier était un inconnu, Monriall était purement anglophone et son pays était en fait les États-Unis. Le Canada n'était donc qu'un rêve ! Tambu avait raison... La parole sacrée du sorcier avait effacé le Canada de la réalité ! »

En permettant à une histoire africaine de changer le passé, l'histoire parallèle d'April reconfigure le modèle géopolitique nord-américain commun au lecteur et au protagoniste. Distinct dans sa position politique de « base de négociation » et de polémique souverainiste, « Canadian Dream » inclut le Québec dans un tout national non seulement par son titre mais par son identification du protagoniste comme Canadien. Cette vision du Canada comme pays imaginaire inexistant, une simple annexe des États-Unis, ne peut être obtenue que par l'effacement de la présence française sur le continent, comme l'usage

par l'auteur d'un titre anglophone pour la nouvelle le suggère. (« [...] Nous aussi au Canada, nous avons perdu nos forêts, notre folklore et nos croyances. Toutes les cultures disparaissent, mais elles peuvent s'effacer ou se moderniser ! »). Car avec l'histoire de Tambu, l'héritage français particulier de Langlois disparaît et



« On ne parle pas plus le français à Montriall que le polonais à Chicago », avec le résultat que le Canada devient seulement une marque commerciale pour les consommateurs américains :

« *Canada? It's where they make our Canadian Club!* » (en anglais dans le texte). Sous certains aspects, cette nouvelle enjouée présente une image positive de la société future et sa tonalité a peu en commun avec les textes sombrement orwelliens analysés jusqu'à présent. Il semble y avoir peu de contrôle étatique sur l'individu, puisque marijuana et cocaïne sont des drogues récréatives légales, et les institutions mondiales comme l'International Free Press et la Croix Verte informent et protègent un ordre cosmopolite. Ce monde extrapolé souffre cependant des vicissitudes du colonialisme : « On connaît l'histoire, coupa l'interprète. Le Canada, le pays de la paix, avec son biculturalisme démocratique [...] C'est sûrement un pays imaginaire ! Et le Président Banikelé a voulu imposer ce modèle au peuple pour mieux le diviser. Mais vous, vous avez le choix entre deux langues fondatrices, celle du découvreur ou celle du conquérant, alors qu'on nous propose deux langues de colonisateurs, deux cultures aliénantes [...] ! »

Ce dialogue révèle le paradoxe du discours souverainiste extrémiste comme celui de **Nègres blancs d'Amérique**. L'Africain implique que Langlois descend lui-même d'une race de colonisateurs, rappelant aux lecteurs que le Canada est un pays muni de « deux langages fondateurs » et plaçant le français sur un pied d'égalité avec l'anglais. Quoique le texte affaiblisse ainsi une mythification à la Vallières de la victimisation coloniale du Québec, il ne glorifie pas non plus les efforts faits par le Canada dans la reconnaissance des différences culturelles, comme le montre clairement le sarcasme du narrateur à propos de la réalité du biculturalisme canadien. En fait, « Canadian Dream » offre une vision prophétique de l'échec de ce rêve tel qu'on peut le percevoir dans les réformes constitutionnelles de 1982, qui furent promulguées l'année même de sa publication. Ces réformes minaient les droits provinciaux à légiférer, en établissant la Cour suprême du Canada comme arbitre final des droits de *tous* les citoyens, et réduisaient le statut de la culture distincte francophone en la mettant sur un pied d'égalité avec n'importe quelle autre culture immigrante par l'intermédiaire de la nouvelle concentration canadienne sur le *multiculturalisme*.

Pour de nombreux Québécois, la politique de *biculturalisme* avait soulevé de grands espoirs de voir reconnu leur rôle dans la construction d'une union fédérale forte. De fait, quelques-uns ont argumenté avec Jean Larose que « sans le Québec, il n'y aurait pas de Canada », que la présence française constitue l'élément essentiel qui distingue le Canada des États-Unis. Larose va jusqu'à arguer que, en tant que seule aire véritablement bilingue de la nation, le Québec est le seul véritable Canada. Malgré des traces de scepticisme quant aux politiques du bilinguisme et de la biculturalité, la nouvelle d'April implique cependant que l'unité canadienne est nécessaire pour combattre l'impérialisme culturel du voisin du sud, puisqu'il efface le Canada en effaçant l'héritage français de Langlois. Mais le traitement par Élisabeth Vonarburg d'un Québec parallèle envisage une menace encore plus grave à l'identité canadienne que celle que les États-Unis pourraient jamais poser.

Élisabeth Vonarburg, **Les Voyageurs malgré eux**, Montréal, Québec/Amérique, 1994.

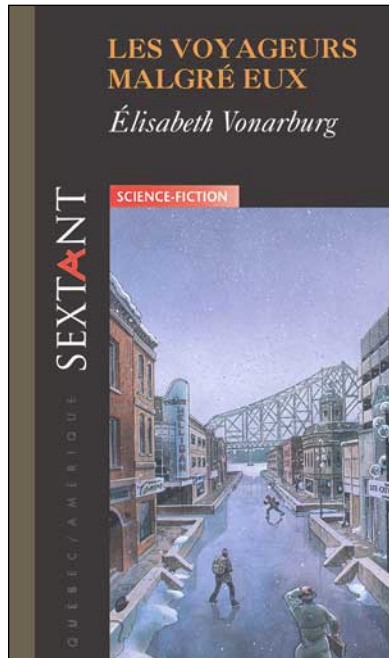
C'est une histoire parallèle du Québec longue et complexe, située dans un passé très récent, l'hiver de 1988-1989. Dans ce que Vonarburg elle-même appelle « un univers parallèle » (courriel), une complexe révision historique permet de redessiner les frontières en Nord-Amérique, incluant l'Enclave de Montréal, qui, sous la tutelle canadienne, a offert à ses citoyens francophones une indépendance de type ghetto pendant une centaine d'années. Mais vers 1989, une contrée mystérieuse, dans le Nord, constitue une source de crainte politique et d'activité terroriste appréhendée pour les dirigeants de l'Enclave comme pour ceux de la fédération qui en est la gardienne.

Quand la mémoire de la protagoniste du roman, Catherine Rhymer, commence à souffrir de glissements dramatiques tout comme ses souvenirs historiques, Rhymer se rend dans le Nord pour chercher des réponses. Cette professeure de collège en création littéraire découvre que les phénomènes bizarres qu'elle a vécus résultent de l'intervention d'êtres humains extraterrestres appelés « Voyageurs ». Le contexte socio-politique complexe du roman – Vonarburg construit un système élaboré de croyances historiques

et religieuses pour l'Enclave et pour le Nord – sert de toile de fond au *Bildungsroman* de la protagoniste. À la fin, la crise identitaire de Catherine Rhymer et sa résolution prennent en compte plusieurs des sujets touchant à la souveraineté et à l'identité individuelle rencontrés non seulement dans les œuvres de SFQ analysées ici mais aussi dans le discours contemporain des intellectuels.

Le problème de la colonisation, incarné dans Catherine Rhymer, sous-tend le roman dans plusieurs registres. Même si elle découvre en fin de compte qu'elle est une Voyageuse, une *alien* vivant sur cette terre, Catherine Rhymer voit son identité travaillée par d'autres niveaux de colonisation : son grand-père représentait la présence coloniale en Asie ; sa mère est d'origine vietnamienne, et elle a elle-même émigré de France. En tant que telle, et bien que son voyage vers le Nouveau Monde réitère celui des premiers colons québécois, elle maintient aussi la distance de l'étrangère marginale, à partir de laquelle elle critique l'Enclave/Québec.

Catherine attaque sa patrie originelle comme « cette vieille marâtre patrie hypocrite », mais elle reproche aussi à l'Enclave son imitation servile de l'ancien colonisateur, une imitation « traditionnellement décalée d'une dizaine d'années par rapport à ce que certains de ses plus vieux habitants appelaient encore “la Métropole” ». Elle voit dans les moqueries de ses étudiants à l'égard de son accent français un bouclier pour leur propre complexe d'infériorité et elle comprend la remarque de son ex-mari « Ils l'ont piqué aux Indiens, leur Nouveau Monde ». Mais sa propre position ambiguë, jamais complètement du Nouveau Monde ni de l'Ancien, laisse Rhymer en proie à une crise d'identité :



« Elle n'était pas française, ne serait sans doute jamais "québécoise" ».

Tandis que le roman se déploie, il révèle au lecteur comme à la protagoniste que, en tant que Voyageuse, Catherine n'appartient littéralement à aucun des mondes de cette Terre. Des compagnons *alien* lui révèlent l'essence commune de toute vie terrestre, une substance appelée « le bleu » ; l'effacement de la différence que cela implique affecte le préjugé racial de l'*alter ego* de Catherine, une Voyageuse appelée Katrin. Celle-ci refuse de rester sur ce monde pour y être reconstituée « à partir d'un indigène de cette planète », révélant que ce genre de croisement lui répugne parce qu' « ils sont... ce qu'ils sont [...] et je suis ce que je suis. Pas de mélange ». À ce rejet de la pollution par l'autre, Katrin ajoute l'argument que la planète a déjà subi assez d'interférences. La réflexion de Rhymer, alors, implique qu'une certaine dose d'interférence, d'échange, entre les différents mondes, pays et races est nécessaire pour qu'il y ait développement : « Elle n'avait pas tort, bien entendu. Mais y avait-il eu un moment où la vie indigène de cette planète avait existé sans interférences ? Elle avait commencé d'exister à cause de l'interférence du nuage. C'est peut-être une des caractéristiques inévitables de la vie, somme toute, interférer. »

Le niveau d'interférence et la nature de qui interfère doivent cependant être traités avec précaution comme on le voit dans le personnage d'Athana, une fantastique créature presque divine révélée à Catherine pendant sa quête. Alors qu'au premier abord Athana cherche à manipuler la vie de la même façon que les Voyageurs, elle apprend en fin de compte qu'un tel abus de pouvoir est mauvais. Elle décide que le mieux pour les êtres de la planète, c'est de les laisser « tous aller sur leurs chemins », et le roman en tire la morale que le développement des individus, ou des pays colonisés, doit être laissé à leurs propres tendances.

Il s'avère que non seulement les deux puissances coloniales, l'Angleterre et la France, mais aussi les Voyageurs extraterrestres, responsables d'avoir suscité des conflits en établissant des divisions politiques, linguistiques et religieuses, sont coupables d'interférence excessive avec les libertés individuelles. Rhymer non seulement condamne la répression contre les francophones par la PNC (la Police nationale canadienne), mais elle fait l'expérience

du même potentiel répressif dans l'Enclave. Alors qu'elle désire admettre une étudiante non traditionnelle, une Amérindienne, dans sa classe, Rhymer se fait interroger par un collègue qui proteste : « Vous ne croyez pas que cela va nuire à... l'homogénéité de vos groupes [...] ? » Les résidents de l'Enclave sont heureux dans leur ghetto parce que celui-ci est homogène. Pour maintenir cette uniformité de l'identité nationale, ses dirigeants adoptent une attitude collaborationniste, comme les administrateurs de l'école qui refusent de protester quand des étudiants sont arrêtés et torturés après une manifestation antigouvernementale.

Que les Voyageurs aient construit les fictions sous-tendant les conflits nationaux rend littéral un lieu commun actuel de la théorie politique : l'identité nationale n'est pas une qualité essentielle mais une construction culturelle, souvent développée de façon négative par opposition à l'autre. Comme le songe Catherine : « Le Nord, par définition, n'était pas le Sud. Il s'était constitué contre le Sud, se considérait ou était considéré comme l'ennemi du Sud, même ! Alors, oui, ce serait une ironie absurde, et très logique en même temps, que le Nord et le Sud ne soient en réalité pas si différents l'un de l'autre ! »

Prendre conscience de la nature illusoire de ces divisions l'amène à résoudre sa propre crise identitaire. Poussée par l'angoisse post-coloniale de n'appartenir à aucune culture, une fois qu'elle comprend que leurs différences sont fausses, elle peut voir que *toutes* les identités se développent à travers des processus d'assimilation et d'intégration. Ses réflexions à propos de l'enfant divine Athana en train d'évoluer s'appliquent aussi bien à elle-même : « Elle s'est donné des noms fabriqués à partir de ceux des Autres et elle croit que c'est le signe de son asservissement, alors que c'est seulement celui de sa provenance. C'est ainsi que se créent les êtres, les consciences : par assimilation et intégration de ce qui était là auparavant, la chair et les idées, par détachement et créations successives, une chaîne qui n'a ni commencement ni fin. »

Tout comme un enfant doit imiter ses parents mais aussi s'en séparer, un citoyen adulte doit se conformer à sa société mais aussi rester libre par rapport à elle. Au contraire du discours contemporain sur le colonialisme et l'identité, qui voit négativement l'assimilation, Catherine exprime une idée partagée par le MNQ

et d'autres partisans d'un État québécois : s'intégrer à une culture francophone est possible sans trahir son identité personnelle, originelle.

Conclusion

À l'encontre des citoyens du Québec qui ont voté un simple « oui » ou « non » aux référendums de 1980 et 1995, les écrivains de la SFQ émettent des messages multiples et ambigus quant à la souveraineté québécoise et à sa relation aux problèmes du passé colonial, de l'identité nationale et des droits individuels par rapport aux droits collectifs. Pourtant, leurs œuvres traduisent la diversité des positions intellectuelles dans l'historique de ces sujets au Québec. Les penseurs actuels cherchent une résolution des tensions entre les individus et l'État présentes dans ces ouvrages de fiction. En cherchant la communauté nécessaire à la participation des citoyens à la société, Charles Taylor et Fernand Dumont s'interrogent sur la viabilité d'une démocratie qui insiste trop sur les droits individuels, cependant. Ces critiques arguent que dans des systèmes comme ceux du Canada (depuis 1982) et des États-Unis, qui donnent le pouvoir de décision finale à la branche judiciaire du gouvernement, chaque individu négocie les termes de sa citoyenneté séparément, à travers les cours. Selon Dumont, un tel système rend presque impossible de trouver des « raisons communes » nécessaires à la création d'une communauté civile. Pour lui, tout comme la Confédération a échoué à construire « une communauté politique » pour tous les Canadiens, de même le Québec a échoué à construire une communauté politique inclusive.

Les fondements traditionnels de l'identité nationale québécoise, la race et la religion, ont certainement fourni un sens de la communauté, en leur temps, mais avec la diversité croissante de la population québécoise, on a commencé à les percevoir comme de plus en plus exclusifs, comme les fables de Wyl et de Côté l'illustrent si bien. L'incompatibilité entre le nationalisme traditionnel du Québec et les principes démocratiques d'inclusion et d'égalité continue à hanter les intellectuels d'aujourd'hui, comme Jean-Yvon Thériault (vice-doyen du département des sciences sociales à l'Université d'Ottawa). Il argue qu'au Québec le débat entre droits collectifs et droits individuels a été aggravé par

l'établissement de deux conceptions séparées et considérées comme irréductiblement opposées de la nation, l'une communautaire et collectiviste, l'autre libérale, démocratique et individualiste. Des critiques actuelles du constitutionnalisme libéral comme celle de Dumont ne cherchent pas à revenir aux modèles traditionnels de l'identité collective épousés par Lionel Groulx ou Maurice Duplessis, ou même Jacques Parizeau. Thériault observe plutôt qu'une conception véritablement moderne de la démocratie ne doit pas voir d'opposition, mais chercher un équilibre entre le collectif et l'individuel. Comme l'explique le penseur français Alain Finkelkraut (entrevue, *in L'Archipel identitaire*, Marcos Angelovici & Francis Dupuis-Déri, Montréal, Boréal, 1997) : « Il y a un jeu de pluralité et d'unité qui est vertigineux dans la démocratie moderne. Quand la pluralité fait oublier l'unité, on tombe dans l'atomisation et la société de consommation. Quand, au contraire, c'est l'unité qui l'emporte, la démocratie tremble. »

La science-fiction et l'uchronie ont permis à des écrivains québécois d'extrapoler les vicissitudes de ces deux extrêmes (April, Wyl, Côté, Trudel), ainsi qu'un espoir de compromis (Dion, Vonarburg). Ces œuvres illustrent le fait que, pour la survie de la démocratie au Québec, au Canada, ou aux États-Unis tant qu'à faire, les politiques nationalistes d'exclusion doivent cesser afin de permettre de trouver un territoire commun où développer une identité civile.

Amy J. RANSOM

Titre original : « (Un)common Ground: National Sovereignty and Individual Identity in Contemporary SF from Québec »

Traduction : Élisabeth Vonarburg

Notes

- 1- Jean-Louis Trudel vit désormais au Québec où il a joué un rôle essentiel dans le développement de la « SF canadienne d'expression française », termes qu'il préfère à « SFQ », selon lui plus limité. Ce fait, ainsi que la forte ressemblance thématique, justifie l'inclusion dans cet article d'un texte originellement écrit en anglais avant que l'auteur vienne vivre dans « la belle province ».

- 2- De fait, le texte a été en fin de compte jugé trop polémique pour la consommation anglophone: initialement prévu pour être traduit, il a été ensuite écarté (courriel de l'auteur). Même des Francophones peuvent le trouver « trop québécois », comme le fait Jean-Louis Trudel, par exemple (courriel).
- 3- Un des aspects du problème de l'authenticité dans « Base de négociation » apparaît dans le traitement de la relation entre le Québec, le Canada et les Premières Nations. De fait, plusieurs des œuvres analysées ici traitent de ce sujet qui, pour des raisons de longueur, ne peut y être discuté. Un bref commentaire sur deux éléments: la visite touristique de Marie-Ève Gallet dans le territoire amérindien de l'Enclave et la façon dont le texte traite les minorités immigrantes. À son arrivée, l'épouse du diplomate s'exclame: « S'il y avait bien quelque chose d'authentique à découvrir dans l'Enclave [...] c'était bien les premiers habitants de ce pays. » Elle découvre néanmoins que les Premières Nations ont reconstitué la vie amérindienne traditionnelle dans des gratte-ciel massifs abritant des reproductions holographiques qui n'ont rien d'authentique; cette culture a été réduite à une parodie folklorique. Non seulement « Base de négociation » refuse l'authenticité aux populations indigènes de Nord-Amérique, mais le texte attaque aussi celles des autres groupes ethniques, car il les décrit comme assiégeant pratiquement les francophones de l'Enclave et se battant pour obtenir l'attention des touristes, « vêtus de versions dénaturées de costumes nationaux ».

Diplômée en littérature française à l'université du Minnesota, Amy Ransom enseigne le français et l'espagnol dans le Massachusetts. Elle a publié **The Feminine as Fantastic in the Conte fantastique** (New York, Peter Lang, 1995), un livre qui traite de la forme que prend ce genre en France au XIX^e siècle. L'article que nous vous présentons ici a été publié à l'origine dans le n° 82 de **Science Fiction Studies**.



Lectures

Stephen King
La Petite Fille qui aimait Tom Gordon
Paris, Albin Michel, 2000, 331 p.

Stephen King
Cœurs perdus en Atlantide
Paris, Albin Michel, 2001, 553 p.



On ressent une sorte de confort de lecture lorsque l'on débute un livre d'un auteur que l'on a beaucoup lu et apprécié par le passé. Je n'appellerais pas ça un préjugé favorable, simplement un confort qui n'existe pas lorsqu'on se prépare à aborder un auteur inconnu. Depuis le temps que je lis King, je

retrouve cette sensation à chaque nouvelle histoire, et **La Petite Fille qui aimait Tom Gordon** n'a pas fait exception. C'est l'histoire de Trisha, une petite fille qui se perd dans les bois lors d'une randonnée avec son frère et sa mère. Elle n'a pas beaucoup de ressources, l'un d'elles est son walkman sur lequel elle arrive à capter un poste de radio diffusant les matchs de baseball des Red Sox de Boston, son équipe favorite. C'est au rythme de cette partie que Trisha vivra son périple dans les bois et elle puisera son courage dans l'idéalisation qu'elle fait de son lanceur fétiche : le releveur Tom Gordon. Ainsi, l'auteur a intitulé ses chapitres en empruntant la terminologie d'une partie de baseball : première manche, fin de la quatrième, etc.

Bien que le livre soit écrit avec une compétence évidente et, dans le cas de King, une économie de mot remarquable – un peu plus de trois cents pages – il demeure moins effrayant que je ne l'avais prévu (espéré ? craint ?). Même si l'histoire démarre assez rapidement (Trisha se retrouve dans les bois dès la fin du premier chapitre) et que je ne puisse pas réellement identifier de temps morts, j'ai trouvé tout le périple de Trisha un peu longuet, curieusement. On retrouve toutefois plusieurs éléments intéressants habituels chez King. C'est le cas des personnages secondaires, qui n'apparaissent que par la mé-

moire de Trisha, ou encore de la présence physique de Tom Gordon à ses côtés dans des moments difficiles, ou de la sombre créature qui semble suivre Trisha et n'attendre qu'une erreur de sa part pour s'emparer d'elle définitivement. Lors de ma lecture, ce dernier élément m'a rappelé plusieurs aspects du roman **Gerald's Game** – Jessie dans sa traduction française – et, ma foi, maintenant que j'y repense, les deux romans se ressemblent beaucoup. C'est peut-être pourquoi je l'ai trouvé moins bon que ce que j'avais espéré, que j'ai eu une impression de *déjà-lu*...

Bref, ce n'est pas un mauvais roman. Pour les amateurs de King, il est intéressant de le voir renouer avec un jeune protagoniste, mais je m'attendais à un peu plus, surtout avec le recul et le contraste par

rapport à **Cœurs perdus en Atlantide**, un autre livre de King lu juste après **La Petite Fille qui aimait Tom Gordon**.

D'autant plus que, même si le confort attendu était présent lors du début de ma lecture de **Cœurs perdus en Atlantide**, je m'y suis néanmoins plongé avec un préjugé un peu défavorable. Je me disais que si King m'avait paru longuet sur trois cents pages, qu'est-ce que ce serait d'en lire cinq cent cinquante ?

Cœurs perdus en Atlantide est un recueil. Je n'ose pas écrire « de nouvelles », puisque la première histoire fait à elle seule près de trois cents pages... C'est un recueil d'histoires indépendantes avec des sujets variés, toutefois reliées entre elles par les personnages et le contexte socio-historique ;

La Planète des Hommes

On avait rigolé quand Akim Burton a réalisé le remake de la Planète des Hommes, cette histoire d'un singe qui arrive sur une terre peuplée d'hommes agressifs qui se battent constamment et asservissent les singes, mais depuis que Lancelot Armstrong a découvert une terre avec des hommes qui se battent sur tout le globe et nous parkent dans des zoos, on rigole moins en regardant le film qui s'était mérité deux pattes en l'air de la part de Cheetah et Ebert !



Mario 2001

les années soixante et la guerre du Vietnam.

La première histoire s'intitule « Crapules de bas étage en manteau jaune » et raconte un été dans la jeunesse de Bobby Garfield, un été où il a rencontré et s'est pris d'amitié avec Ted Brautigan, un étrange retraité, et ceci en dépit du fait qu'il le croit un peu cinglé. En effet, Ted craint ceux qu'il appelle les *Low Men*, et il engage Bobby pour que celui-ci surveille le quartier. Il lui fera en même temps découvrir la lecture. Bobby découvre aussi l'amour avec sa première copine Carol, s'amuse avec son meilleur ami Sully-John, et se fait l'ennemi d'écoliers plus vieux que lui, dont William Sherman qui commettra un acte d'une rare violence.

Cette histoire est exceptionnelle. J'y ai retrouvé des émotions que King ne m'avait pas fait ressentir depuis longtemps. Après coup, on pense aux enfants de *Ça* ou à d'autres romans mettant en scènes des adolescents ; on pense aussi et surtout à l'horreur ressentie lors d'une des pires scènes de *Simetierre*, la scène de famille au funérarium de l'enfant.

Pour les spécialistes de King ou les amateurs de sa série *La Tour Sombre*, mentionnons que « Crapules de bas étage en manteau jaune » est directement lié à cet univers, mais que sa lecture reste passionnante pour ceux qui ne connaissent pas cet univers ou qui ne verront pas les liens.

La seconde histoire, d'une ampleur romanesque également, s'intitule « Chasse-cœurs en Atlantide ». Les cœurs dont il est question sont ceux du jeu de carte

du même nom (*Hearts*, en v.o., est en fait le jeu que l'on appelle *La Dame de pique* au Québec!) et le continent perdu est une métaphore qui illustre à merveille l'esprit des années soixante. Nous suivons l'histoire de Pete, étudiant au collège, et de tous ses collègues qui deviennent accrocs de parties de cartes. Pete se retrouvera en compétition quasi constante avec Ronnie



Malenfant qui est le champion en titre et ainsi, délaissera de plus en plus ses études au profit des cartes et de sa nouvelle petite amie, Carol – celle qui était la copine de Bobby dans « Crapules... » dont l'action se déroule quelques années plus tôt.

L'époque est troublée et les étudiants qui ne se concentrent pas sur leurs études ou dans les cartes manifestent pour la plupart contre la guerre en général et contre la

présence américaine au Vietnam en particulier.

Ces deux romans sont suivis de trois nouvelles qui se déroulent des années plus tard, après les années soixante, après le retrait du Vietnam, avec des personnages marqués par leur enfance au sein de cette étrange époque.

« Willie l'aveugle » raconte une journée dans la vie d'un aveugle qui quête au coin d'une rue de New York. C'est un ex-combattant du Vietnam, rongé par la culpabilité en raison de plusieurs actes qu'il a commis dans sa vie. Il s'agit de William Sherman, dont le passé a croisé celui de Bobby Garfield, qui a aussi croisé Sully-John et Ronnie Malenfant au Vietnam et dont la mémoire ne fait jamais défaut à propos de ce qu'il a fait à Carol...

« Pourquoi nous étions au Viêt-Nam » raconte aussi une seule journée : celle des funérailles d'un ancien du Vietnam, occasion de retrouvailles entre deux compagnons de troupe, dont l'un est Sully-John. La rencontre fournira aux deux hommes l'occasion de ressasser le passé et l'impact de la guerre sur leur vie ainsi que sur la vie de leurs proches, notamment sur la vie de Carol qui se sera profondément impliqué dans les manifestations contre la guerre.

« Ainsi tombent les ombres célestes de la nuit » est la cinquième et dernière histoire du recueil, et pour boucler la boucle on revient à Bobby Garfield et à une étrange rencontre qu'il fera à l'occasion des funérailles d'un ami d'enfance, ainsi que des curieuses circonstances qui ont rendu cette rencontre possible.

Il est difficile de résumer ces histoires sans trop les déflorer, ce qui diminuerait certainement le plaisir que l'on a à découvrir les liens et l'évolution des personnages de ce recueil. La structure assez libre de l'ensemble fournit à King une excellente occasion de peindre avec une très large palette d'émotions et il s'y adonne avec brio. Je n'avais pas été aussi bouleversé à la lecture – et après la lecture – d'un livre de Stephen King depuis très longtemps. Lire **Cœurs perdus en Atlantide** transcende le plaisir et le confort, c'est une expérience bouleversante vécue avec les personnages. Cela fait plusieurs jours que j'ai reposé le livre sur son étagère et ses personnages me manquent encore. Et je suis certain que je vais penser encore à eux dans le futur.

Hugues MORIN

Solaris est une revue publiée quatre fois par année par Les Publications Bénévoles des Littératures de l'Imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 138 de la revue **Solaris**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 138 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : août 2011

© **Solaris et les auteurs**